

## I

### « En d'autres termes... »

<b>Un avant-propos</b> .....	9
<b>Comment écrire</b> .....	18
La distinction d'un poète .....	19
Percer le voile des mots .....	22
Pensée et langage .....	27
Commenter Bergson .....	30
<b>Philosophie et littérature</b> .....	36
La forme du discours .....	37
Éloge de l'approximation .....	40
Du propre, de l'image; du figuré, du concept .....	44
Oublier les mots .....	48
<b>Trois figures</b> .....	50
Zigzaguer .....	51
Donner voix .....	53
Fabuler .....	56
Penser par imagination .....	59
<b>Les mots de la philosophie, les mots de la vie</b> .....	64
Langage et raison .....	64
De la métaphore .....	66
Le langage et le continu .....	69
La correction infinie .....	72
Intuition, image, concept .....	75
<b>Les langues de Bergson</b> .....	80
Langage et musique .....	80
Souci du symbole .....	84
Bergson bilingue .....	86
Faire lire Bergson .....	89

## « ... dans le même sens que l'art »

<b>Art et pensée</b> .....	93
Le mesurable et l'imprévisible .....	96
Art et science .....	100
L'art est un anti-concept .....	101
Une question de vision .....	103
<b>Art et philosophie</b> .....	111
Le singulier, l'universel .....	116
La vie et l'œuvre .....	121
Le philosophe et son modèle .....	123
<b>Philosopher en artiste</b> .....	126
Art, empathie; métaphysique, sympathie .....	129
Photographie et traduction .....	136
De la composition littéraire .....	139
<b>« Nous autres, artistes... »</b> .....	143
Le propre de l'art .....	143
Bergson traducteur .....	149
Bergson musicien .....	151

## Efficace de la fiction

<b>De l'imagination en philosophie</b> .....	171
L'imagination, du point de vue sémantique .....	175
Tentation de la fantaisie .....	177
L'imagination, du point de vue anthropologique .....	180
Fantaisie et volonté .....	182
<b>L'invention généralisée</b> .....	185
La circonstance est un leurre .....	185
La fiction est un contre-pouvoir .....	189
L'évolution est une fable .....	196
<b>La <i>ghost philosophy</i> de Bergson</b> .....	206
Londres, juste après Bologne .....	208
Les « fantômes qui nous entourent » et les « fantômes de vivants » .....	212

« La petite jeune fille et le grand savant », fable . . . . .	216
Les créatures du rêve . . . . .	221
« ... je m'amuse quelquefois à rêver... » . . . . .	228
« ... même peut-être la mort » . . . . .	231
<b>Littérature et philosophie mêlées</b> . . . . .	236
L'image médiatrice dans le tapis . . . . .	239
Henri, Henry et William . . . . .	245
Philosophie et philosophie . . . . .	246
Philosophie et littérature . . . . .	247
Littérature et littérature . . . . .	248
<b>Critique de l'imagination, critique de Bergson</b> . . . . .	252

4

« ... faire passer la pensée, vivante encore,  
dans l'âme d'autrui »

<b>Coïncidences</b> . . . . .	262
Enseigner . . . . .	267
Éloge de la main . . . . .	269
Jeanne . . . . .	271
Enseigner la littérature . . . . .	272
Foin du sens, foin de la doctrine . . . . .	275
<b>« L'esprit de la forme »</b> . . . . .	276
Enseigner la philosophie, c'est philosopher . . . . .	280
Philosopher, c'est enseigner	
l'histoire de la philosophie . . . . .	281
Temps et récit . . . . .	287
<b>Bergson, entre beaucoup d'autres</b> . . . . .	291
Pour une philosophie écrite, malgré tout (Platon) . . . . .	291
Les apories textuelles de la raison pure (Kant) . . . . .	296
<b>« Des mots, des mots, des mots... »</b> . . . . .	300
La pensée est circonstancielle... . . . . .	300
... figurale... . . . . .	302
... et textuelle . . . . .	303
<i>Références bibliographiques</i> . . . . .	305

## I

### « En d'autres termes... »

#### Un avant-propos

En février 1888, Bergson rédige un avant-propos à l'*Essai sur les données immédiates de la conscience*, l'un des deux volets de la thèse de philosophie qu'il vient de soutenir et que Félix Alcan publiera l'année suivante. Il a vingt-neuf ans, c'est son premier livre, les quelques lignes de cet avant-propos sont, si l'on excepte un ou deux articles universitaires parus dans des revues savantes, les premières qu'il ait publiées ; c'est par elles que le grand public a été introduit à son œuvre. Les quelques mots que voici constituent donc un commencement absolu :

Nous nous exprimons nécessairement par des mots, et nous pensons le plus souvent dans l'espace. En d'autres termes, le langage exige que nous établissions entre nos idées les mêmes distinctions nettes et précises, la même discontinuité qu'entre les objets matériels.

Si je choisis d'entrer dans l'œuvre de Bergson par ces premiers mots, si souvent cités pourtant, c'est que la radicalité du projet qu'il s'apprête à décliner ne fait que très rarement l'objet de commentaires ou de réflexions raisonnées ; qu'elle n'est pas souvent mise en relation avec l'œuvre qui à l'évidence en découle. Lorsqu'on commente cet avant-propos, on préfère en général mettre l'accent sur le thème de l'espace et sur les limites qu'il impose à la pensée plutôt que sur celui des

exigences du langage, dont la philosophie est l'otage, quand elle n'en est pas la dupe. Ce qui est au programme dans cette attaque n'est rien moins que la refondation de la philosophie. C'est à une telle tâche qu'appelle le jeune philosophe en posant d'emblée, sans ambiguïtés ni concessions, la question de son expression.

« Nous nous exprimons nécessairement par des mots... », dit-il. Or, les mots souffrent si fort de leur condition spatiale (l'espace est par nature et par hypothèse discontinu) qu'ils sont incapables d'appréhender ce qui, on le sait, sera l'objet par excellence de la philosophie de Bergson : la durée pure, que caractérise selon lui une insaisissable continuité.

Il importe peu à mon propos que ce postulat soit ou non fondé; que l'état de la philosophie au moment où Bergson décide d'y apporter sa contribution justifie ou au contraire invalide un état des lieux énoncé de façon si abrupte qu'il semblerait presque sans appel.

Je ne prétends en effet dans cet essai ni commenter ni analyser la doctrine de Bergson. Je n'ambitionne pas plus de préciser tel point de sa philosophie, tel de ses concepts dont les commentateurs auraient fait bon marché et que leur négligence ou leur aveuglement aurait conduits à des lectures, des interprétations, des conclusions que cette omission rendrait invalides. Je n'essaierai pas non plus d'éclairer Bergson en le comparant à ses pairs, contemporains ou non de sa gloire; ni de le renvoyer aux critiques que sa philosophie, comme celle de tout autre philosophe, aura finalement suscitées. Cet essai se propose seulement de prendre toute la mesure de ses propositions réellement fortes, réellement novatrices en matière d'expression *philosophique*.

Mon parti a été de prendre au sérieux – de prendre pour ainsi dire à la lettre – le point de départ de Bergson qui prétend explorer l'hypothèse selon laquelle la philosophie restera vaine et inféconde tant qu'elle ne procédera pas à une réflexion sur son mode d'expression. Je tiens que l'importance de Bergson tient précisément à ce dessein d'écrire une œuvre qui accepte,

voire qui fasse en sorte que « d'autres termes » puissent varier, pas seulement une fois mais infiniment, une formulation unique, jamais suffisamment soucieuse des conditions de son énonciation ; et qu'il faut le lire en gardant sans cesse à l'esprit sa volonté farouche, indéfectible, de soustraire le langage à sa spatialité essentielle. Examiner la manière de Bergson est la véritable voie pour accéder à sa philosophie. Ma conviction profonde est qu'on la trahirait – en tout cas qu'on la méconnaîtrait – si on l'envisageait dans l'ignorance de cette mutation radicale qu'il a voulue, et à laquelle il a œuvré, pour la discipline à laquelle il était si attaché.

Et puisque ce commentaire de l'avant-propos est lui-même un avant-propos, qu'on me permette encore deux ou trois remarques préalables. Il me semble que chacune d'elles justifierait qu'on déploie jusque dans ses conséquences ultimes, si dérangeantes soient-elles, les présupposés de cette première page.

Notons d'abord qu'il n'est pas si courant qu'un philosophe considère le problème de l'expression philosophique comme suffisamment important pour en faire le point de départ méthodique de son entreprise. C'est le cas de Bergson, dont chaque livre peut être lu comme la mise en œuvre hypothétique des solutions qu'il envisage pour contourner les exigences dommageables du langage. On verra en effet que ce n'est pas seulement l'avant-propos qui peut – qui doit – être lu à cette lumière, mais l'œuvre tout entière.

La seconde remarque porte précisément sur la nature des solutions, aussi diverses que surprenantes, qu'il préconise pour faire en sorte que l'exercice d'une philosophie rigoureuse vienne à bout des exigences du langage, auxquelles Bergson s'efforcera donc toujours de ne pas sacrifier. Aucune de ses suggestions ne mériterait au vrai de retenir l'attention si l'expression à laquelle il travaille en même temps qu'il en fait l'épreuve était celle d'une sociologue ou d'un artiste. Bergson tient que l'expression philosophique pose des problèmes spécifiques, et qu'aucune entreprise en cette matière ne saurait ignorer sans préjudices la

question de son mode. Il n'est pas exagéré de dire que c'est cette conviction qui l'a incité à descendre dans l'arène, et que s'il a pu édifier une œuvre qu'on peut toujours commenter comme on ferait d'une autre, en pesant la validité, la pertinence de ses thèses ou de ses hypothèses, en analysant, aussi finement que ce soit, ses propositions, ses concepts, ses objets, ses constantes, et même ses silences, on lui manquerait grandement si l'on ignorait ce qui véritablement la fonde et qui n'a cessé d'orienter ses choix, de l'aider à rendre explicite – en tout cas appréhendable – l'intuition d'où est née son œuvre.

L'originalité de Bergson ne tient pas seulement selon moi à ce soupçon à l'endroit des mots et du langage ordinaire (« on pourrait se demander, dit-il, si les difficultés insurmontables que certains problèmes philosophiques soulèvent ne viendraient pas de ce qu'on s'obstine à juxtaposer dans l'espace des phénomènes qui n'occupent point d'espace »), elle tient surtout à l'espoir de mettre « un terme » à ces difficultés, de les surmonter « en faisant abstraction des grossières images autour desquelles le combat se livre » (je cite ici une autre phrase de l'avant-propos). S'il faut entendre par « grossières images » l'ensemble des moyens ordinaires de la philosophie, on voit qu'une lecture radicale de cet avant-propos se justifie en effet.

Je dois soulever, avant d'aller plus loin, un dernier point. Je le crois essentiel. On pourrait objecter à cet avant-propos qu'il semble tenir pour rien le soupçon qu'il énonce, puisqu'il use apparemment, pour lui donner forme et vraisemblance, du langage le plus ordinaire, le moins sophistiqué, celui-là même dont il déplore les exigences. Mon hypothèse est que Bergson, averti de cet écueil, ne peut jamais sur ce point être pris en défaut de cohérence méthodique; et qu'à chaque fois qu'il énonce un doute ou un soupçon, qu'il avertit d'un danger, il invente et met en œuvre la solution – une solution du moins – susceptible de le contrecarrer. Cet avant-propos en est un exemple manifeste, je vais tenter de le montrer, mais j'aimerais qu'on ne perde jamais de vue, en lisant les pages qui viennent, que chaque thèse importante de Bergson s'accompagne d'une

interrogation profonde sur la légitimité de son mode d'expression et que la réponse qu'il donne à cette inquiétude ne peut être abstraite de la thèse qui s'énonce à son occasion.

On aura remarqué, par exemple, que le soupçon sur lequel va se fonder toute la philosophie de Bergson ne s'énonce pas en une phrase mais en deux, et que la seconde est, curieusement, donnée pour équivalente de la première. S'il est vrai que la seconde de ces deux phrases dit « en d'autres termes » la même chose que la première, pourquoi était-il nécessaire de les garder toutes deux ? Si la première phrase était imprécise, inexacte, incomplète, ou seulement approximative, pourquoi ne pas l'avoir remplacée purement et simplement par sa version corrigée ? Eût-il été impensable que l'œuvre bergsonienne commence, abruptement certes, mais significativement, par le postulat énonçant la tyrannie du langage : « Le langage exige... » ?

Or, la seconde phrase ne dit pas exactement, puisqu'elle le dit « en d'autres termes », la même chose que la première. Elle apporte en effet au débat, qui ne fait ici que s'esquisser, deux éléments nouveaux – eux aussi contrariants.

Le premier consiste à désigner le langage comme un outil inapproprié : l'usage de « distinctions nettes et précises » n'est pas un dommage collatéral certes regrettable mais dont on pourrait à la rigueur s'accommoder, c'est une nécessité à laquelle il ne semble pas possible de se dérober. Bergson formule ici pour la première fois un soupçon auquel il donnera des corps et des espèces diverses, et qui ne cessera de hanter les philosophes qui lui succéderont – de Wittgenstein, né l'année même de l'*Essai*, à Derrida, qui en 1971 cite Bergson à ce propos dans « La mythologie blanche » (Derrida, 1972, p. 254) –, soupçon selon lequel les propositions philosophiques ne sont peut-être que la projection dans le discours qui les énonce des structures profondes du langage. En vertu de quoi pourrait se justifier l'opinion, toute wittgensteinienne, selon laquelle les énoncés philosophiques ne sont jamais que des tautologies. Bergson écrit pour sa part (c'est la suite de l'avant-propos) :



Quand une traduction illégitime de l'inétendu en étendu, de la qualité en quantité, a installé la contradiction au cœur même de la question posée, est-il étonnant que la contradiction se retrouve dans les solutions qu'on en donne ?

Les passages de son œuvre où Bergson impute à tel philosophe cette démarche quasi tautologique sont nombreux. Ce sont pour lui autant de manières de s'en démarquer, le désaccord portant moins sur leur doctrine que sur leur mode d'énonciation. C'est ainsi par exemple qu'« un Platon, un Aristote adoptent le découpage de la réalité qu'ils trouvent tout fait dans le langage » (*PM*, p. 87). C'est ainsi surtout qu'est récusée toute pensée qui sans se fonder explicitement sur lui ne prend pas la peine – ni surtout le temps – d'examiner le langage dont elle use pour s'exprimer, alors qu'il est précisément son obstacle épistémologique majeur :

Le philosophe n'a pas toujours cette patience. Combien n'est-il pas plus simple de s'en tenir aux notions emmagasinées dans le langage ! Ces idées ont été formées par l'intelligence au fur et à mesure de ses besoins. Elles correspondent à un découpage de la réalité selon les lignes qu'il faut suivre pour agir commodément sur elle. Le plus souvent, elles distribuent les objets et les faits d'après l'avantage que nous en pouvons tirer, jetant pêle-mêle dans le même compartiment intellectuel tout ce qui intéresse le même besoin. (*PM*, p. 32)

Le second élément que nous apporte cette seconde phrase est donc le refus – déterminé quoique implicite – de traiter de la même manière les « idées » (qui relèvent aussi de ce qui n'a pas d'espace) et les « objets matériels » (eux, nécessairement spatiaux).

On voit quoi qu'il en soit qu'aucune de ces deux phrases initiales ne peut tenir lieu de l'autre. Bien que la seconde se présente comme l'équivalent de la première, il est nécessaire qu'elle lui succède, mais non sans revenir sur elle, pour la préciser, pour l'enrichir. Et sa portée certes serait moindre si n'avait été préalablement énoncée la fatalité verbale de la philosophie.

Fatalité dont on pourrait d'ailleurs craindre qu'elle pèse également sur le texte que nous sommes en train de lire. Car l'affaire philosophique, telle du moins qu'elle est ici présentée, s'engage décidément mal : voué quoi qu'il en ait au langage, le philosophe – et Bergson lui-même bien sûr – traitera nécessairement d'objets condamnés à devenir aussi matériels que lui, même si l'appellent et doivent retenir son attention « des phénomènes qui n'occupent point d'espace ».

Il faut donc se demander – à moins qu'on tienne pour futile ou insignifiante cette entrée en matière – si ces deux phrases échappent à l'exigence spatiale de l'expression ordinaire ; et si oui, comment elles s'accommodent de la condition verbale qu'elles énoncent en la déplorant. L'énoncé sous deux formes différentes de la même idée est l'un des moyens, entre beaucoup d'autres, que je me propose d'examiner dans ce petit essai, qui permet à la pensée de cheminer, en dépit du caractère dirimant de son mode d'expression. Je reviendrai sur cette remarquable progression du discours. Notons seulement pour l'instant que la succession de ces deux phrases ne correspond pas ici au mouvement d'avancée ordinaire, qu'elle ne constitue pas une suite de propositions dont la seconde s'ajouterait simplement à la première. La manière de Bergson, si unie, si fluide, si continue qu'elle paraisse d'abord, consiste en réalité bien souvent, comme ici, en retours, suspensions, redépars, corrections, repentirs – non comme un cours d'eau qui tant bien que mal s'écoule, et ne peut que s'écouler d'amont en aval, mais comme un discret déferlement de vagues successives, allant, revenant, puis de nouveau allant, et derechef revenant, avant de repartir, infiniment.

C'est que cette fatalité n'est pas implacable. S'il dit que « nous nous exprimons nécessairement par des mots », Bergson ne déduit pas de cette nécessité que toute pensée est spatiale ; il dit, plus subtilement, que « nous pensons *le plus souvent* dans l'espace ». La distance, certes, n'est pas grande qui sépare ce « le plus souvent » du « toujours » que semble supposer la nécessité verbale de l'expression ; mais elle est précieuse. Il n'est sans doute même pas exagéré de dire qu'en elle, et en elle seule, réside la chance d'écrire une œuvre de pensée qui vaille.